

Laurent Graff
Voyage, voyages



Laurent Graff

*Voyage,
voyages*

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

Couverture : Le Dilettante, coloriage de Claire Soubranne

© le dilettante, 2005.

ISBN 978-2-84263-252-6

*Le saint connaît sans voyager,
comprend sans regarder,
accomplit sans agir.*

Lao-tseu,
Tao-tö King

1) Je partirai. Je ne sais pas, le jour venu, où j'irai ; dans un pays lointain, à coup sûr. Il me reste à définir précisément où, sur quel continent, dans quelle région du monde. Mais, en attendant, le rendez-vous est pris, je l'affirme solennellement – mieux, j'en ai l'intime conviction : je partirai.

Caen est, d'après une enquête, la ville la plus triste de France. Il s'agissait dans cette étude, si j'ai bien compris, d'établir un classement allant de la ville la plus distrayante à la plus sinistre, en tenant compte des différentes activités de loisirs à disposition et lieux d'amusement publics. J'habite Caen. Dans un deux-pièces, au deuxième étage d'un immeuble qui en compte quatre, au

numéro 2 de la rue de Falaise, un peu avant le cinéma porno. La gare n'est pas loin. Cela dit, je crois bien que je n'y ai jamais mis les pieds. Je ne suis jamais allé attendre quelqu'un à la descente du train. Pour ma part, je me déplace peu, toujours en voiture. Le samedi midi, je vais faire mes courses au supermarché. La semaine dernière, j'ai acheté une valise.

J'ai longuement hésité, beaucoup réfléchi. J'ai parcouru plusieurs fois le rayon, passant en revue sacs de voyage et valises. En vérité, ce n'était pas la première fois que je m'y attardais. J'avais déjà tenté une première approche, considérant encore la question à distance respectueuse, sans pousser dans le détail; je m'étais simplement dit qu'il me faudrait une valise. Pour partir.

J'ai pris mon temps. Je ne voulais pas faire d'erreur et regretter plus tard mon choix. Mon bagage devait être adapté au type de voyage que je compte entreprendre, bien que je n'aie pas encore réellement d'idées précises sur le sujet. À vrai dire, je me concentre plus, pour le moment, sur le

départ en lui-même que sur le voyage à proprement parler. J'ai quand même décidé que ce serait un bagage pratique, pas trop encombrant, solide. J'ai ensuite essayé de mettre en balance sacs de voyage et valises, sans entrer dans un dilemme exagéré, en appréciant librement les avantages et les inconvénients des uns et des autres. Les premiers, ai-je conclu, ont un côté résolument décontracté, jeune, désinvolte, tout-terrain. On les porte par les anses à la main, en bandoulière sur l'épaule, ou carrément au dos. On peut s'asseoir dessus comme sur un pouf, en attendant un bus, par exemple ; on peut s'en servir d'oreiller, allongé sur le sol, pour dormir, si le bus tarde à venir. Les vêtements y sont entreposés en deux piles, sur un fond rigide ou souple selon les modèles, et y sont plus facilement malmenés et fripés. Des poches latérales offrent des espaces de rangement utiles et propices, pour un livre, une bouteille d'eau, une barre énergétique. D'un coup de couteau, on entaille la toile et on pille le contenu du sac de voyage.

La valise est plus classique. C'est l'accessoire traditionnel du voyageur, l'attribut distinctif de l'homme sur le départ. Prendre une valise en main, c'est un peu comme chevaucher une moto vrombissante : la même émotion vous envahit. D'ailleurs, aujourd'hui, tous les modèles ont des roulettes.

J'ai opté pour une valise en dur, en polypropylène injecté. L'aspect coque, carapace, m'a séduit. On peut s'asseoir dessus sans risque, avec beaucoup plus de tenue que sur un sac de voyage. De manière générale, la valise rigide inspire le respect, et les porteurs dans les grands hôtels montrent davantage d'attention pour ce type de bagages. Je n'irai sûrement pas dans de tels établissements hôteliers, mais c'est pour dire.

Pour ce qui est de la couleur, j'ai préféré rouge à noir. Je suis allé au rayon chaussures pour me regarder dans une glace. Le noir paraissait lugubre, austère, tandis que le rouge était franchement pimpant, presque plus léger à porter. Le choix de ma

valise m'a tellement occupé que j'ai oublié de faire mes courses de la semaine. J'ai déposé mon unique article sur le tapis roulant et la caissière a vérifié que je n'avais rien dissimulé à l'intérieur. Puis elle m'a prié de m'adresser à l'accueil pour la garantie, deux ans pièces et main-d'œuvre. Je n'ai pas jugé utile de me manifester : selon toute vraisemblance, dans deux ans, je serai encore là.

J'ai très peu de meubles et d'accessoires de maison. J'ai toujours eu le sentiment de vivre dans le provisoire, avec la conviction qu'il allait se passer quelque chose un jour. Je suis locataire. L'appartement que j'occupe appartenait à un vieux monsieur, juif polonais, ancien déporté. Il n'y vivait pas ; en réalité, il avait déserté les lieux depuis plus de vingt ans. Il est mort dans une chambre d'hôtel des Baléares. Ses enfants ont choisi de garder l'appartement et de le louer. Les deux pièces ont été entièrement rénovées et laissées en blanc. Libre à moi, m'a confié l'un des enfants au moment de

la visite, de décorer à mon goût, de mettre de la couleur. «C'est très bien comme ça, ai-je rétorqué. Tout blanc.»

J'y habite depuis quatre ans, maintenant. C'est à peine si je suis installé. Je dors sur un matelas posé à même le sol dans la chambre. Le reste du mobilier consiste en une armoire-penderie en plastique à glissière, une table, deux chaises et quelques appareils électroménagers usuels. Ça suffit. À quoi bon posséder plus, si je dois partir.

J'ai laissé les murs tels qu'ils étaient à mon arrivée, immaculés et vierges de toutes photos, tableaux ou bibelots; je n'ai rien accroché. Je me refuse à choisir une image, si aléatoire soit-elle, un objet plutôt qu'un autre pour agrémenter mes murs. Je répugne à faire des trous, aussi.

Ma valise a tout de suite apporté un supplément, une touche de couleur et un air de départ. Sa présence dans la chambre, au pied du mur, fait plaisir, reconforte. Ce n'est pas encore le billet d'avion, mais on s'en rapproche. Je la contemple depuis mon

lit, fort de la promesse de voyage qu'elle incarne : *allez, Patrick, tu tiens le bon bout!* Je me sens en joie, presque excité. L'après-midi se passe ainsi. À dix-huit heures, je commence à me préparer doucement, la tête ailleurs, un peu parti.

Ce soir-là – samedi dernier –, j'étais étonnamment guilleret. Mes «Faites vos jeux, messieurs dames! Rien ne va plus!» étaient enjoués, optimistes, un tantinet mutins. Je suis croupier au casino de Luc-sur-Mer. C'est un petit casino balnéaire, fréquenté par des retraités et des couples en week-end. Ça fait – eh oui, déjà! – sept ans que j'y travaille. Le temps passe vite.

2) J'ai pris rendez-vous chez le médecin. Pour lui demander conseil. Je vais rarement le consulter; je n'ai pas de souci de santé particulier. L'hiver dernier, j'ai fait une angine.

M. Christophilos est d'origine grecque. C'est un homme trapu, massif, très poilu, avec une voix singulièrement aiguë.

« Bonjour, docteur. – Entrez, je vous en prie. »

Même si l'on est au courant, ça surprend toujours et on a du mal à croire que l'homme qui vient de nous broyer la main est le même que celui qui nous invite à entrer dans son cabinet d'une voix de fausset. Les gens, parfois, recèlent comme ça une particularité inattendue qui détonne avec la cohérence apparente de leur être. Moi, par exemple, j'ai une très belle bouche, bien dessinée, charnue, sensuelle, vraiment une belle bouche. Mais je ne sais pas sourire. On n'imaginerait jamais, en me voyant, que je puisse produire un sourire aussi désastreux, cette espèce de rictus douloureux, nauséeux, qui me déforme hideusement le bas du visage à la manière d'un Francis Bacon. J'ai trouvé une parade : je ne souris qu'à l'intérieur.

« Asseyez-vous ! Qu'est-ce qui vous amène ?

– Eh bien, voilà : je compte partir en voyage à l'étranger et j'aimerais savoir quelles sont les mesures à prendre : vaccins, traitements préventifs...

– Vous partez où?

– Je ne sais pas encore précisément. J'hésite.

– C'est important. Pour l'Afrique, par exemple, il faut se prémunir de la fièvre jaune. Le choléra est aussi conseillé, bien que le vaccin ne soit efficace qu'à 50%. Pour l'Asie, on préconise une autre prophylaxie. Il existe aussi des spécificités très locales : par exemple, la méningite cérébro-spinale pour l'Amazonie.

– Ah? Dans le doute, on peut peut-être prévoir un traitement passe-partout, universel?»

Finalement, on a mis au point un protocole de vaccinations complet, étalé sur plusieurs mois, couvrant tous les risques de maladies des cinq continents. Au moins, je serai paré à partir, quelle que soit la destination choisie. On commence par la typhoïde, première injection dans trois semaines.

3) Coup de téléphone de Pascal en soirée. Pascal habite au-dessus, au troisième.

« Patrick? Qu'est-ce que tu fais ?

– Bah...

– Tu viens vivre ! »

Pascal est cuisinier dans une cantine industrielle. Sa femme l'a quitté il y a deux ans. Au début, on se disait seulement bonjour quand on se croisait dans les escaliers, comme tout voisin un tant soit peu aimable. Et puis, un soir, sur le pas de ma porte, il m'a invité à prendre un verre chez lui, profitant de l'occasion pour me tutoyer et me conviant à en faire autant. Je n'ai pas beaucoup d'amis, aucun qui compte réellement ; je côtoie quelques personnes un peu plus assidûment que d'autres. J'ai accepté, parce qu'il était difficile de refuser et que rien, finalement, ne s'y opposait.

Vivre, pour Pascal, c'est boire. Et il n'aime pas vivre seul. Il invite des amis, des collègues de travail, à venir vivre chez lui, dans son séjour. Le verre à la main, il s'écrie : « Je vis, bordel ! On vit, bonhomme ! » La conversation est généralement très limitée, sans grandes variantes : ça se résume à quelques exclamations brutes d'ordre existentiel,

ponctuées çà et là d'éruclations spasmodiques. On s'y fait, on s'habitue. On finit même par se prendre au jeu, au jeu de la vie. «Je vis, nom de Dieu!» Après avoir vécu avec Pascal, je redescends chez moi, fatigué. La vie est épuisante!

Dans la soirée, Pascal m'a confié – on avait déjà pas mal vécu, à la tequila – qu'il entretenait une relation épistolaire avec sa voisine de palier. En réalité, ils se glissent des mots sous la porte, se souhaitent bonne journée – à vous aussi – attention il ne fait pas chaud aujourd'hui – merci. Il rêve de l'inviter chez lui. Elle a un enfant, il imagine qu'elle est divorcée. J'acquiesce : j'imagine aussi. Il prend un air songeur : «C'est pas facile!» Je hoche la tête avec une moue d'approbation : «Ça ne l'a jamais été.» Pour finir, il se redresse dans un renvoi : «Putain! Qu'est-ce qu'on vit!»

4) Achat d'un livre de voyage. Je ne savais pas quoi prendre; la lecture n'est pas mon fort, en vérité. En visionnant les

rayonnages, je suis tombé sur un titre qui a retenu mon attention, *Demain la veille*, de Jean-Marie Laclavetine. Un roman préhistorique. Ma foi, ça ou autre chose. Il s'agit seulement d'avoir un livre sous la main, que l'on ouvre dans le train entre deux escales ou au bord d'une piscine d'hôtel pour occuper ses doigts, se donner une contenance, comme on feuillette un magazine dans une salle d'attente. On le lit distraitement, d'un œil inintelligent, surfant à la surface des mots, porté par un roulis nauséeux. On ne retient que des bribes de phrases accidentelles, comme des cris de noyé. Il s'abîme au fil des jours, au chevet de notre voyage, se corne sous le coude, prend le soleil et la pluie, chasse les moustiques. Ce qu'il raconte? On ne saurait le dire au juste; c'est l'histoire d'un type... Non, franchement, c'est impossible à dire.

Premier objet retenu pour le départ, le livre est allé rejoindre ma valise – ça se remplit!

5) Déjeuner au Palais de Bangkok : *Salade de papaye pimentée, Bœuf sauce paneng*. Saranya Rattanasrisakulchai portait une jupe noire et un chemisier rose, les cheveux en queue de cheval.

Je cuisine très peu. La plupart du temps, je consomme des plats tout préparés, à réchauffer au bain-marie. Je mange dans des assiettes en plastique avec des couverts jetables, sur un plateau, comme les repas servis dans les avions. Je ne mange pas de pain ; je n'aime pas les miettes. Une fois par semaine, je me rends au restaurant. J'ai mes habitudes au Palais de Bangkok, ma table réservée le long de la fenêtre, mon cocktail maison offert.

Saranya Rattanasrisakulchai, épouse Leblond, est mariée à un gendarme à la retraite, de trente ans son aîné. Son travail au restaurant lui permet de subvenir aux besoins de sa famille, à Chiang Mai, dans le nord de la Thaïlande. Elle me parle de son pays, « le pays du sourire », m'exhorte à y aller en vacances : « C'est bon pour toi. Tu es heureux là-bas. » Je lui réponds, avec un

large sourire intérieur, que j'irai, oui, un jour, c'est sûr, c'est prévu – est-ce qu'on peut se voir cet après-midi?

La tête entre ses jambes largement écartées, j'examine les alentours de son sexe, la jointure des cuisses, l'aine, le pubis, le périnée, l'anus. Elle a le pubis rasé, à l'exception d'un rectangle de la taille d'un ticket de métro surmontant les grandes lèvres, composé de poils taillés au ciseau, comme un échantillon de revêtement de sol, type bureau, un peu rugueux, râpeux. Les poils rasés commencent à repousser, un millimètre tout au plus, petites échardes noires couchées, soigneusement piquées dans la peau, faisant foule autour du vagin, point de ralliement. Je passe un doigt sur le tendon adducteur de la cuisse, comme on fait siffler un verre en cristal, en appuyant un peu. La peau se creuse au niveau de l'aine pour former une émouvante cuvette, comme un reposoir pour le front, un bénitier, une joue en creux. L'anus, tendu, très tonique, nettement rentrant, dessine un